

iO

10
LE QUOTIDIEN
DU FESTIVAL
IN / OFF

Numéro 10 / Les deux frères et les lions — Le Roi Lear — La Valise
Gutenberg Le Musical — Mon amour fou — Foi et culture — Lettre au Chauve



À LA CONQUÊTE, MAIS DE FAÇON OUVERTE, PLEASE
— par Geoffrey Nabavian —

Au théâtre des Halles, le Théâtre irruptionnel nous livre une fable qui embrasse fraternité et capitalisme, en n'oubliant pas le public, impliqué et questionné.

Avant même d'être sur nos fauteuils, on le sait : on a déjà été conquis. Au sens propre. Les deux personnages des « Deux frères et les lions » nous ont fait avancer à leur suite, en chantant, et nous installent. On apprendra bientôt qu'ils sont frères, milliardaires, et extrêmement liés. À tel point que, lorsqu'ils commencent à raconter, face à nous, leur histoire, ils parlent en même temps. Nous, on écoute ce travail choral, et le décalage qui s'ensuit. Et on s'interroge : les informations qu'ils nous donnent sont-elles vraies ? Le spectacle s'inspire-t-il de personnages réels ?... Bienvenue dans l'écriture d'Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre, ici auteur, metteur en scène (avec Vincent Deboost) et interprète. Un style qui mêle langage très direct, histoires intimes et contexte politique marqué. En tirant parti des lieux : sa compagnie, le Théâtre irruptionnel, fondée à la fin des années 1990, fut en résidence au regretté Forum du Blanc-Mesnil, où elle questionna, le temps de quelques spectacles bril-

lants, cultures urbaines, héritages orientaux... Ce « Deux frères... », créé en 2012 dans ce dernier lieu, conte une histoire vraie, bien évidemment. Celle de jumeaux anglais, issus d'un milieu pauvre, qui abattirent, des années 1950 à la fin du xxe siècle, toutes les frontières et les obstacles se présentant à eux et les empêchant de gagner de l'argent.

“
Il ne fait pas que nous tenir en haleine : il nous implique

Entreprise de peinture en bâtiment, hôtels de luxe, chaînes de petits commerces, journaux... Ils devinrent connus. « Trop connus. » Nouveau défi, donc : disparaître aux yeux du monde, avec leur argent... Marchant sur leurs pas, le spectacle d'Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre est tissé de microscènes, qu'il interprète avec Lisa Pajon, qui joue le « frère » introverti et prudent de façon forte. Ces moments impriment au spectacle un rythme endiablé, émaillé de pauses silencieuses. Et surtout, la frontalité règne, et demeure. Les interlocuteurs des deux frères ne seront quasiment jamais visibles : un seul apparaîtra, via Skype. Et le

récit d'alterner avec des phases plus orales, où le duo nous explique ses stratégies. Pourquoi ? Pour que nous puissions nous saisir de cette histoire, et réfléchir. Pour ouvrir sur des pistes très actuelles. Les deux frères, par exemple, ont un ennemi : l'État. Qui les pousse à installer leur argent, avec « discrétion et secret », à l'abri de toute juridiction. Faut-il les en blâmer ? Et au fait, sont-ils si sympathiques, ces deux frères ? Derrière ce que nous inspirent leurs interprètes, tous deux splendides ?... À chacun de trouver ses réponses. Le spectacle place en tout cas ses héros, vers son milieu, dans un point culminant, une situation folle : à plus de soixante-dix ans, ils ont installé la capitale de leur empire sur une île qu'ils ont achetée, au large de l'île de Sercq. Une possession insulaire qu'ils ne peuvent pas léguer à leurs filles respectives, du fait du... droit normand. Car l'île de Sercq, au début du xxiie siècle, était encore régie par un système féodal, excluant des successions les femmes... La suite du spectacle ? Un bras de fer. Avec nous, public, dans un rôle particulier. Tout le long de la petite heure qu'il dure, « Les deux frères et les lions » ne fait pas que nous tenir en haleine : il nous implique. Et questionne le lieu public où nous sommes rassemblés.

— FOCUS —

LES DEUX FRÈRES ET LES LIONS

HOMO HOMINI LEO
— par Frère Nicolas —

Deux jumeaux en veste et jogging bleu électrique super eighties. Des tasses de thé offertes en chantonnant aux spectateurs qui attendent dans la file. Entrez dans une chapelle minuscule : une quarantaine de places et deux fauteuils velours fin Victoria-début Édouard VII sur la scène. Venez et traversez à la suite de sir Frederick and sir David Barclay le xxe siècle britannique : money, gentrification and eventually legacy matters (« argent, embourgeoisement et à la fin problèmes d'héritage »). L'homme est un lion pour l'homme. C'est vrai et c'est très anglais. Comme Hobbes. Comme le thé. Comme Her Majesty the Queen. Et comme ces jumeaux working class, vendeurs à la criée du « Daily Telegraph » dont ils seront les propriétaires revanchards cinquante ans plus tard. Deux produits parfaits et exemplaires de réussite économique et sociale au cœur de notre si douce et si belle société de consommation de masse. Deux enfants débrouillards venus à Londres non pour s'enliser avec les cockneys mais pour s'élever. « Que sert-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? » (Évangile selon saint Marc, 8,36)

Élévation sociale, indeed but without élévation morale. Et voici ces deux frères singeant les lions qu'ils affrontent, devenant eux-mêmes les arrogants qu'ils dénonçaient... et gagnant à chaque coup de dents désormais.

“
When the going gets tough, the tough get going

Jusqu'à ce que les habitants de Sark Island résistent à leurs ultimes volontés au nom du dernier système féodal européen misogyne et aristocratique (oui oui, une île Anglo-Normande à quelques milles des côtes françaises). Les frères croqueront-ils ces derniers ? « When the going gets tough, the tough get going » (« Quand la situation se durcit, seuls les durs s'en sortent »). Dans la Bible, on appelle cela une « parabole » : une histoire simple, presque banale, qui renverse ce que nous pensions savoir de notre monde. Deux enfants qui sortent de la misère ? On applaudit. Deux jumeaux qui sont les enfants chéris d'un siècle de croissance ? On s'amuse. Deux vieillards qui mettent leur île au

chômage pour parvenir à leurs fins ? On rit jaune. Trop tard : les jumeaux ont le pouvoir de dresser les lions et de les enfermer dans un cirque pour les faire défiler à leurs bottes. Le pouvoir a un visage et c'est un visage satisfait, les yeux brillants de graisse, de bien-être et de paranoïa. Dans la Bible, une parabole est une bonne nouvelle qui réjouit et qui réveille. Ici, l'histoire se révèle à la fin triste et angoissante, irréaliste et cauchemardesque, comme un journal de 20 heures. Cette pièce est exceptionnelle. Un petit bijou. Un Janus théâtral : dramatique et comique, énergétique et désespérant, attachant et inquiétant, à l'image de ce monde libéral sans libéralité, où ce que l'on ne pouvait acheter jadis se vend désormais publiquement et où l'on invoque le bien commun les yeux mouillés pour défendre les intérêts particuliers. Deux comédiens faux jumeaux et vrais talents qui courent à travers cette histoire véridique de parvenus qui parviennent à leurs fins, comme on dévore un repas après avoir eu trop longtemps faim. Good morning England ? Ou « bonjour Tristesse » ?



© Mathieu Hillereau

OFF **LES DEUX FRÈRES ET LES LIONS** DE HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE
4 JUILLET > 26 OCTOBRE 2015 À 17H — **THÉÂTRE DES HALLES**
RETROUVEZ L'AUTEUR LE 16 JUILLET À 10H30 AU CONSERVATOIRE DU GRAND AVIGNON (LECTURE ET RENCONTRE)
ET LE 19 JUILLET À 11H AU THÉÂTRE DES HALLES.

COULISSES

« JE SUIS DEVENUE QUELQUE TEMPS
L'ACTRICE QUI AVAIT UN PIED À L'UNIVERSITÉ »

Entretien téléphonique avec Sophie Poirey, maître de conférences en histoire du droit à l'université de Caen-Normandie, collaboratrice d'Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre et actrice de son propre rôle dans les premières versions du spectacle.

« J'ai rencontré Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre par l'intermédiaire de Mona Guichard, directrice du Trident/Scène nationale de Cherbourg. J'avais vu son « Roland », adaptation du roman de la « Chanson de Roland » au monde de l'entreprise. J'avais apprécié cette irruption du médiéval dans le monde contemporain. Nous avons parlé du droit normand, qui est ma spécialité en tant qu'historienne du droit. Cela a beaucoup intrigué Hédi. Et à raison, car il s'agit d'un droit coutumier hérité du Moyen Âge qui a disparu en France avec la Révolution française et la promulgation du Code civil napoléonien, en 1804. Mais il est resté en vigueur dans les îles Anglo-Normandes de Sercq et Guernesey jusqu'au xxiie siècle, du fait de leur allégeance aux souverains anglais, descendants des ducs de Normandie, auxquels étaient rattachées les îles jusqu'au début du xiiiie siècle. Il est caractérisé par le recours à de nombreux droits féodaux, un mode de transmission successoral privilégiant les fils (la primogéniture masculine) et une forte autorité maritale. C'est fascinant, ce droit féodal qui a disparu de la France moderne mais est resté en vigueur dans ces deux îles. Par conséquent, pour être avocat aujourd'hui sur l'île de Guernesey, il faut être certifié en droit normand ! Je me retrouve donc à dispenser des cours basés sur des textes médiévaux écrits en français à des étudiants anglais, australiens,

néo-zélandais, sud-africains – de tout le Commonwealth. Mais, comme le raconte Hédi, ce droit médiéval est entré en conflit avec la Cour européenne des droits de l'homme, bien que ces îles n'appartiennent pas à l'Union européenne. La législation de l'île de Sercq a finalement été modifiée plusieurs fois depuis 2010, à cause de la pression exercée par les frères Barclays, les milliardaires surpuissants dont parle la pièce, capables de modifier la législation d'un territoire dont ils se sont rendus maîtres à l'issue d'un long conflit avec les liens, favorables, eux, au maintien de la tradition. Les jumeaux défendaient leurs intérêts et voulaient faire hériter leur unique fille à côté de ses frères et cousins. Une partie du droit normand demeure aujourd'hui, mais l'identité de l'île en a été bouleversée. Dans les premières versions de la pièce, je faisais irruption sur scène pour expliquer des rudiments de droit aux jumeaux. Je jouais mon propre rôle. C'était ma première fois sur un plateau ! On a notamment joué la pièce lors d'un colloque au château de Cerisy devant des universitaires et des hauts dignitaires des îles, nous étions anxieux de leur réaction, mais ils ont beaucoup ri ! Mes confrères plaisantaient : « Sophie Poirey, l'actrice qui a un pied à l'université. » On a également joué dans des châteaux du Cotentin devant un public local qui ne connaissait pas du tout cette spécificité du droit normand, c'était drôle. Mais je n'ai pas pu suivre l'aventure avignonnaise, on est en plein dans les examens de fin d'année ici à la fac... »

Propos recueillis par Pénélope Patrix

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

LA VALISE

D'AIAT FAYEZ — BINÔME ÉDITION #6 JUSQU'AU 17 JUILLET 2015
LE 12 JUILLET 2015 À 17H30 — **MAISON JEAN VILAR**

AH, LES VOYAGES...
— par Bernard Serf —

Binôme, donc. D'abord son principe. Un auteur rencontre un scientifique de haute volée. Celui-ci lui explique l'objet de ses recherches. L'auteur questionne, s'informe. Cet échange, court, est filmé. L'auteur (il lui est interdit de revoir le scientifique) doit en tirer une pièce de 30 minutes, à trois personnages. Nous voyons des extraits filmés de ce dialogue, assistons à la lecture de la pièce puis observons la réaction, filmée elle aussi, du scientifique à sa découverte. Dimanche, les protagonistes étaient le romancier et dramaturge Aiat Favez et Moustafa Bensafi, spécialiste éminent de la perception olfactive au CNRS. Moustafa se montrait d'emblée très sympathique. Pas du tout le genre de type à descendre de son Olympé de chercheur pour nous faire la leçon. Aiat réagissait au quart de tour ! L'échange était donc chaleureux, passionnant. Qu'allait bien pouvoir en faire l'auteur ?

« La Valise » est une pièce troublante. Elle met en scène l'écrivain lui-même (fiction, autofiction ?), qui semble avoir été vraiment déstabilisé par le savant. Entre sa femme, son éditeur, ses voyages à Berlin, il ne sait littéralement plus où il habite. Qui est-il, lui l'exilé ? Il s'achète une valise, métaphore de sa condition. Sa compagne le trompe puis le quitte, humiliation suprême, pour un mec plus âgé. Quel rapport, me direz-vous, avec l'olfaction ? Patience, patience... Depuis qu'il est trompé, Aiat sent partout sur le corps de sa femme le fument de l'autre ! « Est-ce que les cellules olfactives peuvent créer et sentir une odeur qui n'existe pas, simplement sur la base d'une imagination ? » Cela nous ramène au début : sentir est un fait culturel. On se réfère à la source odorante. C'est la source qui génère l'odeur. Moustafa est tout autant que nous surpris par la pièce... Décidément cette valise nous a fait voyager bien loin !

SAINT-FÉLICIEN AU TEXAS
— par Célia Sadai —

Quelques heures avant de découvrir la 6^e édition de « Binôme » à la Maison Jean Vilar, j'écoute Olivier Py au Cloître Saint-Louis qui achève sa leçon sur Shakespeare par un superbe poncif : « La dictature de la technique et des mathématiques a tué la parole poétique ». Alors Olivier Py aurait sans doute détesté « La Valise », spectacle bourré de chiffres sautés et financé par le Grand Orient du CNRS, né du premier des 5 binômes « le poète et le savant » formé par l'auteur et metteur en scène Aiat Favez et le chercheur en sciences olfactives, Mustafa Bensafi. Parlons chiffres. Une rencontre de 50 minutes préalablement filmée réunit les 2 hommes dans un décorum de savant fou, avec des petites fioles partout comme dans le laboratoire du Grand Schtroumpf. Au terme d'1 mois 1/2, Mustafa Bensafi découvre, filmé, le texte créé pour 3 voix par Aiat Favez à l'issue de leur rencontre. Sur scène, des extraits de ces 2 films encadrent la lecture jouée par la compagnie Les sens des mots. 30 minutes au cours desquelles l'écriture musicale est composée en direct. Le tout s'achève par 1 heure de débat en présence des binômes. Le dispositif conçu par Thibault Rossigneux est une audacieuse chimie d'où surgissent, inattendus, l'humour et la poésie servis, inattendument, par le langage scientifique. Que l'on me parle de « système trigéminal », de « gènes de l'olfaction » ou de « synesthésies baudelairiennes », le résultat est le même : le ressenti poétique, produit par un mécanisme de décalage cognitif (M. Bensafi, ça veut dire quelque chose ?) En gros, quand mon cerveau ne comprend pas, il imagine. De la leçon de Bensafi, je retiens une chose : ne faites jamais sentir du saint-félicien à un Texan.

TANT PY, TANT MIEUX
— par Bernard Serf —

Lear » est un sommet auquel tout metteur en scène qui se respecte se doit de s'attaquer un jour. Olivier Py s'y essaie. Il a raison : le directeur du festival – rappelez-moi son nom, déjà ? – lui a offert la Cour d'honneur. Il eût fallu être encore plus fou que Lear pour la refuser ! Au terme de la représentation à laquelle j'ai assisté, un chœur de spectateurs outragés s'est écrié : « C'est une honte ! C'est une honte ! » À qui donc s'adressait cette bronca ? Au directeur du festival ? Au metteur en scène ? À l'homme qui réunit les deux fonctions et porte son ego en sautoir ? Un peu des trois sans doute... Il serait grand temps de retrouver quelque mesure, et de ramener à la raison (je sais, avec Lear ce n'est pas facile) les excités, visiblement trop échauffés par la canicule ! « Lear » donc, qui ne mérite ni cet excès de Cour d'honneur ni cette indignité. Commençons, pour une fois, par ce qui ne va pas.

À VIF
— par Lucas C H —

Le noir se fait, la comédienne, émue, vient saluer, des larmes sur le visage. Des bravos fusent, le spectacle a plu. D'où vient, alors, cette gêne qu'on a ressentie tout au long de la représentation ? Roxane Kasperski incarne une jeune femme au lendemain de sa rupture avec un homme bipolaire, son compagnon durant plusieurs années. Seule au milieu d'une scène jonchée de débris, elle profère, apostrophe, raconte sur un mode elliptique : les premières crises, de brèves accalmies, les autres qui lui répètent de partir, la folie, son amour pour lui. La performance est là. Engagement physique, texte difficile et violent, fatigue et émotion en avant. La mise en scène et le jeu épousent sans sourcilier l'écriture « à vif », ne prennent aucune distance avec elle. Le spectacle semble en permanence se vouloir « coup de poing », prétendre qu'on est « dans la vie ».

IN LE ROI LEAR

DE WILLIAM SHAKESPEARE — MISE EN SCÈNE OLIVIER PY
4 > 13 JUILLET À 22H — **COUR D'HONNEUR**

On peut, à bon droit, être agacé par ces scènes arpentées en long et en large par des hommes nus (reconnaissons à Py un certain goût en la matière). Par ces néons ou tableaux noirs qui mettent en exergue une phrase, un mot. Par une parole hystérisée ; et, plus gênant depuis quelque temps, par un certain laisser-aller. À sa décharge, il n'est pas aisé de monter quatre opéras et une pièce la même année quand on est responsable d'un festival... et quel festival ! Tout cela a un prix, et c'est le spectateur qui le paie. Maintenant, rendons à César ce qui est à César, et à Olivier ce qui est à Py. Un sens formidable du plateau, une générosité jamais démentie, des acteurs menés tambour battant. Et pour ce Lear, le choix de Philippe Girard : un très grand Lear, et croyez-moi, j'en ai vu ! Je n'ai pas la place ici pour dire tout le bien que je pense de son interprétation. Mais une chose est sûre : elle restera dans nos mémoires !

L'IRE DES FESTIVALIERS ?
— par Rick Panegy —

Il aurait dû être jeté au fond du trou avec Lear et tous les autres, Py, à en lire les premiers retours excessivement virulents d'une partie de la presse, qui se réjouirait à jeter la dernière pelletée de terre ! Au centre de la scène, dans une symbolique appuyée comme à son habitude, Py fait littéralement disparaître le roi fou et sa bande de désaxés, animés par l'ambition, la colère, le pouvoir ou la déraison. Une fin qui s'étire, comme son spectacle, où le bouffon est poussé à l'extrême. On reproche beaucoup au metteur en scène. Ses hommes nus ; s'indigne-t-on de la nudité dans « Les Idiots », « Soudain la nuit », « Richard III », etc. (le texte de Shakespeare lui-même montre pourtant Lear et Edgar nus) ? Sa Cordelia quasi muette ; et pourquoi ne pas accepter cette lecture ultrasymbolique du refus de donner au pouvoir ce qu'il attend ? Le silence comme arme politique. Sa réécriture vulgaire ou les excès, tant dans

la mise en scène que dans la direction des comédiens, sont aussi pointés du doigt. C'est probablement là que se niche le hic. La traduction, voulue concise et percutante pour coller au rythme de l'Anglais, notamment en la modernisant, échoue dans un déclamatoire grandiloquent. Les intentions ne sont pourtant pas inintéressantes, mais elles laissent un goût d'inachevé, de cible manquée. L'idée de personnages braillards, de folie généralisée, de dérèglements tantôt foutraques et grand-guignolesques aurait pu faire mouche. Py – malgré lui ? – met la démesure et l'outrance au service du stéréotype (Nâzim Boudjenah, Amira Casar, Jean-Damien Barbin et d'autres) plutôt qu'au service du drame qui se joue. À moins que la folie généralisée de la pièce de Shakespeare ne soit vue elle-même par Py comme un grand cirque pathétique. Peut-être. La scénographie de Pierre-André Weitz se veut spectaculaire. On regrette pourtant une utilisation de l'espace scénique trop centrée, laissant cour et jardin totalement désertés. Philippe Girard ? On a vu mieux, on verra bien pire. Comme ce « Roi Lear », Calmons-nous.

OFF GUTENBERG LE MUSICAL

DE SCOTT BROWN, ANTHONY KING, BAPTISTE DELVAL
MISE EN SCÈNE NICOLAS GUILLEMINOT
4 > 26 JUILLET À 16H30 — **THÉÂTRE DES BRUNES**

SMASHING
— par Jean-Charles Mouveaux —

Si le Festival d'Avignon n'existait pas, il faudrait l'inventer. Et c'est bien d'une invention qui a bouleversé l'humanité qu'il est question. Cette pépite, bien que adaptée pour la première fois en France d'un « Broadway », pourrait bien marquer le musical made in France dans les mois à venir (pas le made in Stage entendons-nous). D'autres spectacles musicaux s'annoncent à Paris début 2016 qu'il faudra surveiller de près ! The pitch : deux auteurs passionnés présentent au public leur premier spectacle, un « broadwaysque » musical sur l'inventeur de l'imprimerie. Leur plus grand rêve : signer un contrat avec un des producteurs présents dans la salle, forcément... Pour ce faire, ils endossent tous les rôles, toutes les casquettes et ce n'est rien de le dire, tant c'est littéral. Avec un spectacle malin, ingénieux, drôle, touchant (je n'ai pas la place pour continuer), Sébastien Valter et Philippe d'Avilla nous exposent littéralement le plateau du théâtre des Brunes (agréable nouveau lieu au passage). Nicolas Guillemot dirige ces deux-là avec beaucoup d'inventivité. Il y a un aspect parodique du genre, plein d'humour, d'amour de cet exercice du joué/chanté (je n'ai pu, et je n'étais pas le seul, m'empêcher de rire quand d'Avilla a cité le musical « Roméo et Juliette »...). Sébastien Ménard, au piano, est parfait, tant il fait le job et ne semble vraiment pas concerné par ce « show case ». Tout cela est très manichéen, façon Walt. Et nous étonnerons-nous que le méchant soit encore un religieux obtus... ? On pense à l'histoire d'un certain Galilée... Il y a du fond bien sûr, vous l'aurez compris ! Je ne m'excuse pas d'aimer un musical, surtout de cette qualité. Et j'adresse tous mes remerciements les plus sincères à Johannes Gutenberg, sans qui je n'aurais pas trouvé cette merveille dans le programme du festival OFF d'Avignon ; et c'est au sprint que l'O PRINT !

QUE L'ON S'Y PRESSE
— par Bernard Serf —

In'y a pas que les cigales qui chantent en juillet à Avignon. Le guide du OFF l'atteste : il y a pléthore de « théâtre musical », cette année. Soyons donc charitables, et venons en aide au festivalier débordé qui y perdrait son latin (un comble vous l'avouerez dans la cité des Papes !). Qu'il aille voir « Gutenberg » ! (L'injonction est à prendre au pied de la lettre.) Quel bonheur de voir un spectacle populaire ET intelligent ! Ne vous épuisez pas à faire l'amour avec un membre de la communauté européenne (en plus, c'est deux fois par jour !), et faites-vous plaisir avec Johann (dans l'intimité, le prénom est conseillé) ! Deux inconscients – mais vraiment, totalement inconscients – rêvent de créer une comédie musicale. Comme ils n'ont pas une thune, ils organisent une lecture en espérant – et pourquoi pas, je vous le demande ?! – que le big producteur sera dans la salle ! Et la magie opère. Avec deux brins de ficelle et trois bouts de carton (mais n'est-ce pas cela, l'essence du théâtre ?), ils nous donnent à voir ce qui sera monté sur la scène de Broadway (et à Mogador à Paris, saluons au passage l'adaptation française). C'est un régal ! Le livret est un festival (ça tombe bien !) de pépites (au hasard : « Le suicide est une solution définitive à un problème temporaire ») ! Philippe d'Avilla et Sébastien Valter ne sont pas pour rien dans cette réussite. Et n'oublions surtout pas Nicolas Guillemot à la mise en scène. Last but not least, vous aurez le plaisir insigne de pouvoir dire, quelques mois plus tard, dans les diners parisiens, quand le succès sera là (car il sera là, n'en doutez pas) : « Mais cher ami... MOI, "Gutenberg", j'y étais ! »

REGARDS

OFF MON AMOUR FOU

DE ROXANE KASPERSKI — MISE EN SCÈNE ELSA GRANAT
4 > 26 JUILLET 2015 À 13H45 — **ARTÉPHILE**

SAUVER CE QU'IL RESTE DE CET AMOUR
— par Sébastien Descours —

Quand l'être aimé déclare une affection cognitive (bizarre comme le mot « affection » résonne tant de son propre affect que de celui d'être affecté...), l'aimant se retrouve face à un miroir, celui de ses peurs et de ses chimères. Sauver, aider, toutes les illusions surgissent pour un parcours dont la douleur va crescendo au fur et à mesure de l'abandon des croyances en sa propre toute-puissance. Accompagner un bipolaire comme Roxane Kasperski est d'abord un exercice d'humilité : je me découvre ni fort, ni malin, ni calme, ni aimant. Mis à nu, violenté par l'absurde des situations, sans reconnaissance de l'être aimé, obligé d'inventer sans cesse des langages et réflexes nouveaux, de retenir sa panique jusqu'à l'asphyxie. Solitude. Peur. Absence de compréhension des tiers. Absurdité inhumaine des réactions de certains praticiens médicaux. Faux conseils et vraies bonnes in-

tentions. L'Insupportable : ce que l'on ne peut porter. Mais l'amour sauve, c'est-à-dire s'aimer soi, fuir les demandes inouïes et les reproches générés par les paranoïas grandissantes du malade. Et un jour, partir pour sauver ce qu'il reste de cet amour, grandi, les deux pieds par terre, détruit aussi, enfermé dans cette boucle sans fin du « Je suis parti pour être » et du « Je l'ai abandonné, je veux retrouver cet être de lumière ». Un jour, cette destruction parfaite amène sur les planches. Dire, conter, comprendre. C'est ce que Roxane Kasperski nous a offert. « Mon amour fou » est la pièce qui longtemps va éclairer les couloirs sombres où les âmes éperdues viennent se tordre, où le noir est source de beauté tout autant que de puissance et de souffrance, où la mue au sens propre du terme, y laisser sa peau, la mue donc est achevée par la force de l'esprit et la chaleur de cet amour.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LETTRE...

— Par Mathias Daval —

... AU CHAUVÉ

Dans mes visions, il y a toujours le Chauve. Toi. Tu jouais du thérémine et tu faisais des bruits avec ta bouche. Avant d'être musicien, tu étais acteur. Pas un acteur de foire comme le sont tous nos semblables, dit le Grand Will, mais un brûleur de planches et de mots. Un incendie humain d'un mètre quatre-vingt-dix, aux yeux clairs et au crâne lisse. Dans mes visions, tu allumais les feux, et tu les éteignais aussi. En pissant dessus, parfois. En te regardant, je me disais que si John Malkovich avait été incontinent, j'aurais voulu être dans le pot de John Malkovich. C'est dire comme je t'aimais. Mais quand on aime on ne conte pas. Tu admettras que c'est pénible pour un auteur. Tu te demandes peut-être si tout ça est bien désintéressé. Qui est le gigolo de l'autre, hein ? D'accord, je veux bien admettre, dans un élan d'honnêteté éthylrique, que mes cheveux ne souffrent aucune concurrence. Déjà on ne me voit pas sur scène, alors si c'est pour qu'on s'extasie sur une touffe autre que la mienne... Les acteurs à toison, dehors ! Bon débarras ! Mais Bouquet, Collette, ou même Fau quand il mouille sa mèche dans un Centre dramatique national, et ma plume rapplique ! Où tout cela a-t-il commencé ? Tu es apparu dans l'abyme d'un texte de fiction. Puis j'ai croi-

sé ta route dans un ancien établissement pénitentiaire ; je t'ai retrouvé plus tard à Barcelone, dans un théâtre où il ne reste que les débris de la révolution toujours à venir. Et, sans nul doute, tout s'achèvera sur le mont Chauve, les bras en croix. On s'interrogera : ce type est-il réel ? Des logorhiciens verseront de l'encre sur ce point précis. Laisse-les faire. Tu as l'habitude de laisser couler les mots le long de ta tuyauterie. Boômbour dépenaillé, tu sonnes la cloche de la vérité avant-dernière. Toi, pousseur de sons à défaut de poils, flambeur de monologues, frère : tu traînes ton corps fatigué d'un plateau à l'autre. Mais tu vas pouvoir dormir, bientôt. Car je me suis rendu compte que si c'est pour toi que j'écris, c'est donc, mathématiquement, pour toi que je me tais.

Mathias Daval est auteur, musicien et polynémique séquentiel. Il est lauréat de la bourse du CNT en 2014 pour le monologue « Followers ». Il est le compositeur de « The Froth on a Daydream », inspiré de « L'Écume des jours », pour le groupe Dazie Mae. www.mathiasdaval.com

En partenariat avec le 

LE FAUX CHIFFRE

8720

C'est le nombre de clopes allumées par les comédiens sur scène dans les pièces du OFF.

HUMEUR

“ ON A BU UN SMIC DE COCKTAILS ”

— @AuCaféFrançais —

I/O MICRO

@ADELINEPICAULT —
Demain j'enlève le IO...
@IoGazette #iomicro

@LAMILOUMI —
Très beau spectacle, plein de poésie et de finesse sans aucun jugement, nécessaire aujourd'hui, un homme debout #IOMicro #Avignon2015

@SNTXUPERY —
Le spectacle à ne surtout pas rater cette année c'est «A divine love affair» au théâtre Al Andalus @iogazette #iomicro #OFF15 #FDA15

@SIMONHERMELIN —
«Si ça va bravo», chorégraphie du langage surprenante et hilarante, à voir aux 3 soleils! #OFF15 #iomicro

@BBELLETIER —
D'autres vies que la mienne au cabestan...se confronter à ses plus grandes peurs #iomicro #aimerpleureratheatre #OFF15

@CLAIRDEFEMME_ —
Chercher le n°8 de @IoGazette toute la journée et finalement le trouver à 2h du matin. Je réalise que je vous aime beaucoup. Continuez.

@CHRYSTELOU —
Lecture de rattrapage du @IoGazette #N8 dans le train Carpentras > Avignon

—
Twitter : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE
SHAKESPYRE ET LES FIGURES DU POUVOIR

— Par Olivier Lecomte —

Diable ! La rencontre entre un théologien et le directeur du Festival d'Avignon pour débattre de Shakespeare promettrait un échange de haut vol. Compte rendu.

Cette tribune s'inspire notamment du dialogue organisé le 11 juillet à la chapelle de l'Oratoire dans le cadre des rencontres « Foi et culture », entre Olivier Py et le frère Philippe Lefebvre, dominicain, agrégé de lettres classiques et professeur d'Ancien Testament à l'université de Fribourg. En 1957, Ernst Kantorowicz publiait « Les Deux Corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge », qui allait très vite devenir un classique de l'histoire médiévale. Analysant les monarchies française et britannique (notamment les Tudor) mais également le « Richard II » de Shakespeare, il y mettait en lumière la dualité – construite – de l'image du souverain : d'un côté l'homme et son corps physique, sujets à l'erreur, à la souffrance et bien sûr à la mort, de l'autre le « corps spirituel » transcendant et symbolique, qui assure la continuité de la monarchie et passe à son successeur. Évidemment, cette double essence n'est pas sans rappeler celle qui est prêtée au Christ, à la fois homme et dieu. Lear, parvenu à un âge avancé, décide donc (« En-

fin ! » s'exclame Goneril dans la mise en scène d'Olivier Py) de céder la totalité de ses possessions et pouvoirs à ses filles pour ne conserver que son titre, et donc l'essence même de la royauté. Le roi se dénuade. Dans le second livre de Samuel (2 Samuel 6:12-23), David danse presque nu à l'arrivée de l'Arche d'alliance. Quoiqu'elle suscite le mépris de Mical, fille de Saül, le frère Lefebvre voit plutôt dans cette nudité une preuve d'humilité, la majesté royale s'efface devant le Tout-Puissant.

“

Shakespeare serait-il nihiliste ?

Las, Lear n'aura pas cette chance : dépouillé du pouvoir temporel, il découvre la vacuité de son pouvoir spirituel et se trouve privé de mots, comme la Cordélia d'Olivier Py. Perte du langage performatif, effondrement de la parole politique qui déserte le réel comme si elle n'avait plus de prise sur celui-ci, souligne Py, qui y trouve bien sûr des résonances avec notre temps. Seul demeure le Fou, dernier porteur de ce que Lacan nomme la « parole pleine » : « Pas de fard sur ma figure, elle ne dit rien qui ne soit dans mon cœur » (Érasme, « Éloge de la folie »). Non nove sub soli, déjà Diderot s'étonnait : « On a bien plus loué les hommes occupés à faire croire que nous étions

heureux, que les hommes occupés à faire que nous le fussions en effet. Quelle bizarrerie de jugement ! » Mais Olivier Py a d'autres inquiétudes : Shakespeare serait-il nihiliste ? On frémit ! Et de citer à charge ces propos d'Edmond dans « Lear » : « Quand notre fortune est malade, souvent par suite des excès de notre propre conduite, nous faisons responsables de nos désastres le Soleil, la Lune et les étoiles : comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fourbes, voleurs et traîtres par la prédominance des sphères, ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à l'influence planétaire. » Pourtant, qu'il se rassure. S'il y a là, à défaut de nihilisme, peut-être une pointe de matérialisme, Shakespeare offre un contrepoint dans la figure des usurpateurs, Richard III, Claudius, Macbeth... En effet, chaque fois que le pouvoir échoue dans des mains illégitimes, l'univers se déchaine (guerre civile, événements surnaturels...) et finit par anéantir le traître. Le trouble porté à l'ordre naturel aristotélicien est sanctionné par la justice immanente, ce qui rapprocherait plus (sur cet aspect du moins) Shakespeare de Dostoïevski. Pour la révolution, il faudra attendre encore un peu.

Demain la tribune de Philippe Noisette.

LE DESSIN

L'ART DU RIRE

— par Pénélope Bagieu —



www.ventscroixes.net

La revue en ligne du Rond-Point, partenaire de I/O. Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

MOTS D'ENFANTS

« Le monsieur il arrive à faire tenir une chaise sur des cannettes de coca, il est trop fort »

JUSTINE, 10 ANS

« J'ai dormi mais j'aimais bien quand même. Ma maman elle ma réveillée mais j'avais mal au ventre et le monsieur jaune il était à l'envers »

LUCIE, 5 ANS

« Y avait un monsieur sans tête et sa tête c'était un cintre. J'avais un peu peur mais j'aimais bien »

LÉA 7 ANS

NOTALLWHOWANDERARELOST
DE ET AVEC BENJAMIN VERDONCK
12 > 15 JUILLET 2015 15H ET 19H
CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS

JUILLET 2015

MAISON JEAN VILAR

A V I G N O N

LE R Ê V E QUE

N O U S

F A I S O N S

T O U S

EXPOSITIONS
RENCONTRES
LECTURES
VIDÉOS
BIBLIOTHÈQUE
RADIO
LIBRAIRIE
BAR ÉPHÉMÈRE

© SOCIÉTÉ BUIE



8 RUE DE MONS | 04 90 86 59 64 | WWW.MAISONJEANVILAR.ORG/NEWS